

L'orage de Maigret

Il a soupé. Il a lu le journal. Il fait encore jour. Mais comme il ne sait plus que faire, il se décide à monter aux chambres à coucher dont il a choisi l'une des deux, la plus petite. Déjà il enlève ses grosses chaussures sur le plancher qu'il y a dans le bord de la cuisine et enfile ses pantoufles. Il prend ensuite la lampe à gaz allumée qu'il tient par l'anse. Il fait toujours sombre en fin de journée dans la cuisine. Il ouvre la porte qui donne sur les escaliers et commence à monter. Platch, platch. C'est raide. Combien de marches, au fait ? Une bonne dizaine, étroites et hautes. Platch, platch. Mais personne pour rien entendre. A moins que ce ne soient les fantômes des temps passés qui perçoivent ce gros bruit de pas. Car lui toujours il vit avec ces vieux bergers qui l'on précédé. Autrefois. En deux cents ans. Faudrait pas que je fasse tomber la lampe à gaz dans les escaliers, qu'il se dit. Alors il la tient mieux encore. Il arrive en haut. Il ouvre la porte de la petite chambre. Il pose la lampe sur la table de nuit. La fenêtre est restée ouverte. Avec ce chaud. Il regarde par la fenêtre. Ce n'est pas encore la nuit. C'est lourd. Y a de gros nuages sur le pâturage, là-bas sur le Mont-Tendre aussi. Il entend vaguement les cloches du bétail, au loin, du côté de la Grand'Combe. Il se déshabille. Il s'enfile dans le lit. Il prend son livre dans le tiroir de la table de nuit. Un Maigret. Maigret et le voleur paresseux. Il aime les Maigret, le berger. C'est direct. C'est bien mené. C'est du Simenon. Les Maigret, il les lit les uns après les autres, saison après saison. Un Maigret, un Bonneau, un Maigret et ainsi de suite. Le jour il ne pense pas à Maigret. Le soir que oui, il se remet dans l'histoire. Il la suit. Il est bien. Il a remonté son oreiller pour s'appuyer. Le duvet par contre est au pied du lit. Trop chaud pour le duvet, juste un drap. Il lit. Et puis, après un certain temps, la fatigue du jour l'a quand même un peu estourbi, il est rassasié de lecture. La lampe fait toujours son petit chuintement. Il remet le livre dans le tiroir. Il tourne le bouton de la lampe. Il fait nuit. Il garde quelques minutes les mains derrière la tête. Il réfléchit. Est-ce le silence, maintenant ? C'est lourd, humide, presque collant. Il écoute. Et alors ce qu'il entend, ce sont des grondements du côté du Mont-Tendre. Et puis des lueurs dans le vide de la fenêtre ouverte. L'orage vient. Ça gronde. Ça se rapproche. Il l'écoute arriver, un peu inquiet. Plus de cent orages qu'il compte en toutes ces saisons. Inquiet quand même. Il a toujours peur qu'un jour la foudre ne mette le feu au chalet. Il n'y peut rien. Il peut pas se contrôler. Une peur atavique.

Il s'est couché. Et puis soudain il entend comme des petits coups sur la tôle du toit. Les premières gouttes, mélangées à des grêlons. Faut que je ferme la fenêtre, qu'il se dit. Ca va tomber sec. Il se lève, il regarde encore les éclairs, écoute le tonnerre. Ferme la fenêtre, se recule. Se remet au lit. Et puis soudain, c'est la pluie, la grosse. Elle frappe le toit, elle dévale les tôles, elles inonde tout, elle pisse par-dessus les chéneaux qu'il s'imagine. Il y a trop d'eau d'un coup. Mais quand même, ça va remplir la citerne. Ca va arroser le pâturage. Pas qu'il grêle trop quand même, à cause de l'herbe. Plus de grêle maintenant, que de l'eau. Des

trombes d'eau. Et ça pète toujours très fort, et la fenêtre est illuminée toute les trois secondes par les éclairs. Et il est là dans son lit. Toujours inquiet. Inquiet et heureux tout à la fois que la pluie soit enfin venue après si longtemps. Et elle dure cette fois-ci bien plus que la dernière fois, dix minutes au moins, un quart d'heure. Et puis tout d'un coup, comme ça, paf, c'est fini. C'est le grand silence.

Il va rouvrir la fenêtre, on étouffe dans la chambre. Il sent les odeurs de la nuit, de la pluie, de la forêt et de l'herbe aussi. Il écoute. Elles sont où, ses génisses. Dans la forêt. Elles ne savent pas ce qu'elles risquent sous les arbres. Lui il le sait. Par expérience. Et puis aussi par ce que l'on raconte. Il y repense à ces bêtes mortes sous les arbres. Spectacle désolant au petit matin. Et puis il se dit que quand même il y a peu de chance. Mais c'est un berger. Il a sa responsabilité. On verra demain. Il ferme les yeux. C'est tranquille maintenant. Humide. Moins chaud quand même.

Alors il s'endort, le berger, pour retrouver au petit matin, quand il est redescendu à la cuisine, elle est froide la cuisine, son petit monde tel qu'il l'avait laissé la veille. Il décote la porte et l'ouvre sur le dehors. Ce qu'il voit devant le chalet, c'est l'herbe qui lui paraît plus verte que la veille. Est-ce un simple effet, qu'il se dit ? Ce sera sans doute une bonne journée si rien n'est arrivé au bétail. Ce qui est. Car le voilà là-bas, le troupeau, au bout de la clairière qui vient soudain tout contre le chalet.

Alors il rentre et il commence à préparer son déjeuner, la lampe allumée posée sur la table, et toujours avec son même petit chuintement.

Tout recommence.